

# *Libretto*



SHEN FU

SIX RÉCITS  
AU FIL INCONSTANT  
DES JOURS

TRADUIT DU CHINOIS  
PAR SIMON LEYS

*libretto*

© 2009 Éditions Jean-Claude Lattès.

ISBN : 978-2-3691-4654-4

– « Un roman chinois ? fis-je, ce doit être bien singulier.  
– Pas autant qu'on serait tenté de le croire, répliqua Goethe. Ces hommes pensent et sentent à peu près comme nous, et l'on s'aperçoit très vite qu'on est pareil à eux : sauf que chez eux tout se présente d'une manière plus limpide, plus pure et plus morale. [...] Chez eux la vie de la Nature accompagne constamment celle des êtres humains. Toujours on entend frétiller les poissons rouges dans les étangs, pépier les oiseaux dans les branches, le jour est constamment serein et lumineux, la nuit toujours claire. Il y est souvent question de la lune, mais elle n'apporte aucun changement au paysage, son éclat y est imaginé aussi clair que le jour lui-même. [...] – Mais peut-être, dis-je, peut-être ce roman chinois est-il un des plus exceptionnels ? – Pas du tout, dit Goethe, les Chinois en ont des milliers de ce genre, et même ils en avaient déjà quand nos ancêtres vivaient encore dans les bois. »

Conversations de Goethe avec Eckermann  
(31 janvier 1827).



## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Shen Fu a mené une vie humble et obscure dont nous ne savons guère que ce qu'il nous a raconté lui-même dans ses *Six Récits*. Nous ignorons quand il est mort. Durant son existence, rien n'aurait d'ailleurs pu le signaler de manière particulière à l'attention de ses contemporains. Il avait certes une bonne culture littéraire et un agréable talent de peintre, mais tout cela faisait partie du bagage ordinaire de n'importe quel honnête homme.

Comme tous les jeunes gens de bonne famille, il essaya de présenter les examens de la carrière administrative, mais il ne fut pas reçu. Il exerça ensuite à contrecœur divers emplois subalternes dans des administrations locales ; il tâta du commerce, mais sans grand succès. Dans l'ensemble, son existence se déroula d'une façon assez vagabonde et souvent précaire.

Il eut le bonheur d'épouser une femme exquise et spirituelle qu'il aima tendrement et dont il fut tendrement aimé, mais qu'il eut la douleur de perdre trop tôt.

Pour le reste, sa vie fut traversée de joies et de peines qu'il ressentit vivement, mais qui ne se distinguent guère cependant du lot ordinaire qui échoit à tout un chacun.

Sa nature sensible, généreuse et spontanée l'exposa plus qu'un autre peut-être à ressentir les mesquineries et les

cruautés de l'existence. Il fut en butte à la méchanceté et à la bêtise des hommes, il connut les angoisses et les amertumes de la pauvreté, mais en même temps, il ne cessa jamais de cultiver les joies de l'amitié ; et surtout, il eut toujours le don d'accueillir, sous toutes ses formes, la beauté des jours qui passent. Au fond, il n'a vraiment brillé dans aucun art, sinon dans le seul qui importe réellement : l'art d'être homme et de vivre.

★  
★ ★

Les *Six Récits* dont le manuscrit ne fut découvert que de longues années après la mort de Shen Fu furent publiés pour la première fois en 1877 et connurent aussitôt un grand succès. Le texte est rédigé en langue classique, mais le tour en est simple et direct. L'auteur ne délivre nul « message », il n'a rien inventé ; il se contente de rapporter fidèlement, avec sincérité, – quelquefois avec candeur, – les diverses expériences de sa vie. Il ne possède nul génie dont il puisse se targuer pour juger de haut son entourage et son temps : au contraire, il reste étroitement tributaire de ceux-ci, jusque dans leurs conventions et leurs faiblesses. Mais il est doué d'une inlassable curiosité ; pour notre plus grande joie, c'est un délicieux badaud qui, jusque dans les pires traverses, ne perd jamais sa faculté d'émerveillement.

Comme son titre l'indique, l'ouvrage comportait originellement six parties, mais les deux dernières ont disparu ; de celles-ci, nous savons seulement que l'une décrivait un voyage que l'auteur avait effectué en 1807 aux îles Ryu-Kyu, tandis que l'autre exposait la sagesse de vie à laquelle il était parvenu au terme des diverses tribulations de son existence.





Ce livre nous permet de pénétrer de manière directe et naturelle au cœur de la vie chinoise traditionnelle. Shen Fu nous entraîne dans la réalité complexe d'une société vivante, dont il incarne inconsciemment quelques-unes des plus hautes vertus, sans pourtant nous en masquer les tares. Les unes et les autres sont d'ailleurs si étroitement complémentaires que, devant cette entité organique, nous sentons mieux tout ce que nos classiques jugements de valeur peuvent avoir de relatif et d'arbitraire.

En décrivant Yun, son épouse, l'auteur a donné de la femme chinoise la plus fascinante image qu'on puisse trouver dans la littérature (je livre d'ailleurs le portrait de cette admirable et fougueuse personnalité à la méditation de certaines dames féministes qui croient que la femme chinoise a dû attendre jusqu'à 1949 avant de pouvoir accéder à l'existence).

Il n'y a rien d'idyllique ni de mièvre dans ce tableau de la vieille Chine ; Shen Fu et sa femme ont cruellement souffert sous la règle implacable de l'ancienne société, – mais sans révolte cependant : la société qui les écrase est aussi celle qui les a portés et nourris ; c'est d'elle qu'ils tiennent le meilleur d'eux-mêmes, leur sensibilité, leur humanité, un art de vivre exquis et un courage sublime dans l'adversité.

Les figures inoubliables du narrateur et de sa femme en ce sens n'ont d'ailleurs rien d'exceptionnel – et c'est là que réside l'exceptionnelle valeur des *Six Récits* qui ont réussi à incarner, dans une humble expérience individuelle, la plus large réalité collective et l'héritage vécu de toute une civilisation. Et c'est pour cette raison que ce livre fut

tellement apprécié du public chinois : ses innombrables lecteurs y trouvaient une émouvante image de tout ce qui faisait la trame intime de leur propre existence.

Pour le lecteur occidental, ce récit ne présente pas moins d'intérêt, au contraire ; en entrant de plain-pied dans un monde qu'il pouvait croire lointain et étranger, c'est avec émerveillement qu'il découvrira dans le témoignage de Shen Fu les accents les plus touchants et les plus familiers de l'humanité universelle.

Après avoir nourri et inspiré des millions d'hommes pendant des siècles, l'univers traditionnel évoqué par Shen Fu est peut-être en train de disparaître pour jamais. Mais même si ce monde ancien devait totalement s'effacer de la vie, pour nous Shen Fu n'en restera pas moins un compagnon infiniment cher et proche dans l'incertain voyage de notre existence, car il détient un secret dont nous avons besoin aujourd'hui comme jamais – le don de poésie, lequel n'est pas le privilège de quelques prophètes élus, mais l'humble apanage de tous ceux qui savent découvrir, au fil inconstant des jours, le long courage de vivre et la saveur fugitive de l'instant.

SIMON LEYS

## AVERTISSEMENT

Le titre de l'ouvrage est emprunté à un texte de Li Bai (*Chun ye yan Tiaoliyuan xu*) : « L'univers n'est que l'auberge des créatures, et le temps, l'hôte provisoire de l'éternité ; *au fil inconstant des jours*, notre vie n'est qu'un songe, et nos joies sont fugaces... »

★

★ ★

Concernant la chronologie : toutes les mentions de jours et de mois se réfèrent au calendrier lunaire qui est décalé d'un mois environ par rapport au calendrier solaire. Ainsi, par exemple, la date de naissance de l'auteur « 22 novembre » (littéralement : « 22<sup>e</sup> jour du onzième mois ») correspond en fait (pour l'année 1763) au 26 décembre.

★

★ ★



## I.

### SOUVENIRS HEUREUX : LA VIE CONJUGALE

Je suis né le 22 novembre 1763 sous le règne de Qianlong, dans un siècle de paix universelle. Ma famille, qui avait un certain rang, résidait à Suzhou, près du Pavillon de Canglang ; aussi je puis dire que le Ciel m'a vraiment comblé de ses bienfaits. Mais, comme l'écrivait Su Dongpo : « Il en va des choses humaines comme des rêves au printemps, qui s'évanouissent sans laisser de traces. » C'est pourquoi je me sentirais coupable d'ingratitude à l'égard des faveurs divines, si je ne prenais le pinceau pour en fixer la mémoire.

Pour commencer dans le même ordre que les poèmes du *Livre des odes*, je consacrerai ce premier chapitre au récit de ma vie conjugale, laissant les autres matières pour la suite. Malheureusement, comme j'ai trop tôt abandonné l'étude, ma formation littéraire est des plus médiocres ; aussi je me contenterai de narrer tout bonnement la simple réalité de mon cœur et des choses, sans autre souci d'enjolivre. Qu'on ne cherche donc ici nulle élégance de style : ce serait demander l'éclat à un miroir sans tain.

Encore tout enfant, on me fiança à une fille de la famille Yu de Jinsha ; mais ma fiancée mourut prématurément à l'âge de huit ans. Finalement, j'épousai une jeune fille de la famille Chen ; son prénom était Yun, et son surnom

Shuzhen ; elle était la fille de Chen Xinyu, un de mes oncles maternels.

Dès sa plus tendre enfance, elle avait manifesté une vive intelligence ; ainsi, à l'âge où l'on commence à peine à parler, elle se fit enseigner *la Ballade de la guitare*, qu'elle sut bientôt réciter par cœur, en entier<sup>1</sup>.

Elle avait quatre ans quand son père mourut ; la famille qui ne comptait plus que sa mère (née Jin) et son petit frère Kechang se trouva réduite alors à un extrême dénuement. En grandissant, Yun devint habile aux travaux d'aiguille, et bientôt la subsistance de toute la famille fut assurée par la seule industrie de ses dix doigts ; grâce à elle également, Kechang qui avait commencé ses études ne manqua jamais de l'argent nécessaire pour payer son précepteur.

Un jour par hasard, elle trouva parmi de vieux livres au rebut un exemplaire de *la Ballade de la guitare* ; en suivant dans le texte le mot à mot de ce poème qu'elle savait déjà par cœur, elle commença à apprendre à lire. Dans la suite, quand ses travaux de broderie lui en laissaient le loisir, elle se mit elle-même à composer des vers. Dans un de ses poèmes entre autres, il y avait ces deux vers :

*... En automne comme s'amenuise l'ombre des passants,  
le givre agrandit l'éclat des chrysanthèmes...*

J'avais treize ans quand ma mère m'emmena chez elle pour la première fois ; à ce moment nous étions encore deux enfants naïfs, et c'est alors que je lus ses œuvres. En même temps que j'admirais ses talents, je craignais que leur excès même ne dût mettre en péril le bonheur de sa destinée. Obsédé par cette pensée, je m'en ouvris à ma mère, et j'ajoutai : « Quand vous voudrez que je me marie, faites que ce soit avec ma cousine Yun, ou sinon je ne me

marierai pas du tout. » Mais ma mère, elle aussi, avait été conquise par le charme de Yun ; elle ôta donc la bague d'or qu'elle portait au doigt et lui en fit présent comme gage de fiançailles. Cela se passait le 16 juillet 1775.

L'hiver de la même année, à l'occasion du mariage d'une autre cousine, j'accompagnai à nouveau ma mère dans sa famille. Yun était de la même année que moi, mais plus âgée de dix mois, aussi nous avions pris l'habitude de nous appeler mutuellement « grande sœur » et « petit frère ». Ce jour-là, tandis que par toute la maisonnée resplendissaient les toilettes les plus brillantes, je vis Yun habillée comme à l'ordinaire, d'une manière simple et modeste, n'ayant de neuf qu'une paire d'escarpins ; comme j'en admirais la broderie, elle me confessa en être l'auteur, et c'est ainsi que j'appris que ses talents ne se limitaient pas à la seule poésie.

Yun avait une silhouette frêle, avec un cou gracie et des épaules effacées ; elle était mince sans être osseuse ; sous ses sourcils arqués brillaient des yeux exquis, tout pétillants d'esprit. Tout au plus aurait-on pu trouver quelque défaut à deux dents qu'elle avait légèrement proéminentes, ce qui, en physiognomonie constitue un fâcheux présage<sup>2</sup> ; mais cette impression se trouvait aussitôt dissipée par le charme et la grâce qui émanaient de toute sa personne.

Je demandai à voir ses poèmes, mais dans tout ce qu'elle me montra, je ne trouvai que des fragments de deux, trois ou quatre vers, dont aucun ne formait un poème complet. Comme je m'en étonnais, elle me dit en riant qu'elle travaillait sans maître, mais qu'elle souhaitait trouver un véritable ami qui pût lui montrer comment achever ces poèmes. Par jeu, je calligraphiai un en-tête sur la couverture de son manuscrit : *Beaux vers dans un écrin brodé*. Mais je ne pouvais me douter alors que les malheurs qui devaient

plus tard écourter sa vie se trouvaient déjà résumés dans ces quelques mots<sup>3</sup>.

Cette nuit-là, vers la troisième veille, en revenant d'avoir conduit la mariée hors de la ville, je me sentis passablement affamé ; comme je cherchais quelque chose à me mettre sous la dent, une servante m'apporta des dattes – dont normalement je ne prise guère le goût douceâtre ; à ce moment, Yun vint discrètement me tirer par la manche et m'entraîna jusqu'à sa chambre, où je découvris qu'elle m'avait gardé du bouillon chaud et tout un assortiment de petits plats. Plein d'entrain, j'empoignais déjà mes baguettes, quand nous entendîmes soudain Yuheng, le cousin de Yun, qui appelait : « Cousine ! viens vite ! » Yun se hâta de fermer sa porte et répondit : « Je suis un peu fatiguée, j'allais me mettre au lit. » Mais Yuheng, d'une poussée, pénétra de vive force dans la chambre ; m'y voyant installé, en train de manger du bouillon, il éclata de rire et dit à Yun en lui décochant un regard espiègle : « Ah, c'est pour ça qu'il n'y avait plus de bouillon pour moi ! Tu avais tout gardé pour ton futur mari ! » Yun, horriblement confuse, s'esquiva, cependant que l'histoire se répandait aussitôt par toute la maisonnée, qui n'arrêta pas d'en rire. Quant à moi, vexé et morfondu, je hâtai l'heure de mon départ et partis le premier, n'emmenant qu'un vieux domestique.

Depuis cette histoire de bouillon qui nous avait valu tant de moqueries, chaque fois que je me rendis dans la famille de Yun, elle évita de paraître en ma présence ; mais je savais bien que la seule raison en était la crainte qu'elle avait de réveiller à nouveau les railleries.

Nous nous mariâmes enfin le 22 janvier 1780. Yun apparut, frêle et timide comme autrefois ; quand je soulevai le voile qui lui couvrait la tête, nos regards se rencontrèrent, et elle me sourit. Après avoir vidé la coupe rituelle, nous



primes place au banquet l'un à côté de l'autre. Durant le repas, à la dérobée, j'étreignis sa main sous la table ; et comme je sentais cette main tiède et fine, douce et lisse sous la mienne, mon cœur se mit à cogner follement dans ma poitrine.

Comme je lui présentais un plat, elle refusa de se servir, me disant qu'elle était justement dans une période d'abstinence ; elle observait cette abstinence depuis plusieurs années déjà ; en comparant les dates, je m'aperçus que son vœu correspondait à l'époque où j'avais été atteint de la variole ; aussi je lui dis en riant : « Comme vous le voyez, j'en ai réchappé sans en garder la moindre trace ; ne pensez-vous pas que maintenant vous pourriez vous libérer de votre vœu ? » Yun me regarda en souriant et hocha la tête.

Ma sœur elle-même devait se marier le 24. Comme le 23 était un jour de deuil national où toutes réjouissances étaient interdites, nous avons avancé au soir du 22 – c'est-à-dire le jour de mon propre mariage – le banquet d'adieu qui devait être donné en son honneur. Yun y participa également. Avec les garçons d'honneur, dans la chambre nuptiale, j'avais joué aux devinettes qui-perd-boit, et ayant perdu à tout coup, j'avais fini par tomber endormi, complètement ivre... Quand je me réveillai, Yun finissait sa toilette matinale. Ensuite, durant toute la journée ce fut un défilé ininterrompu de parents et d'amis, et, dans la soirée, il y eut un concert. Puis, dans la nuit, je dus me mettre en route pour conduire ma sœur jusque chez ses beaux-parents. Quand je revins, il était près de trois heures du matin, tout dormait et les lampes achevaient de mourir. Entrant dans notre chambre, je trouvai une vieille servante endormie au pied du lit ; mais Yun, qui avait dépouillé sa parure, n'était pas encore couchée ; la tête penchée, elle

lisait sous la lumière d'un haut candélabre, et je n'apercevais que son cou délicat et incliné. Elle était si complètement absorbée dans sa lecture qu'elle ne s'aperçut pas de mon arrivée. Je lui caressai l'épaule en disant : « Après toutes les fatigues de cette journée, vous voilà encore pleine d'ardeur à la lecture ! » Yun, tournant la tête, se releva d'un bond. « Je m'apprêtais justement à me mettre au lit, quand, dans l'armoire, je suis tombée par hasard sur ce livre, *Le Récit de la Chambre de l'Ouest*. J'ai commencé à le feuilleter, et puis sans m'en rendre compte, j'ai oublié toute ma fatigue. Il y a si longtemps que j'avais entendu parler de ce livre, mais aujourd'hui c'est la première fois que j'ai l'occasion de le lire ; en fait, il me semble qu'il mérite bien sa réputation : c'est vraiment génial !... Bien qu'on y trouve certaines expressions qui sont peut-être d'un tour un peu vif<sup>4</sup>...

– Hé, fis-je en riant, mais n'est-ce pas le propre du génie, que de pouvoir se permettre de ces vivacités-là ? »

Entre-temps, comme la vieille servante nous pressait de nous mettre au lit, je lui dis de se retirer et de fermer la porte. Ensuite, installés l'un à côté de l'autre, nous continuâmes à rire et à bavarder, comme de vieux amis qui se seraient retrouvés après une longue absence.

Par jeu, je glissai ma main contre son sein et je sentis que son cœur battait à coups redoublés. Je lui murmurai à l'oreille : « Pourquoi ton cœur bat-il si fort ? » Yun tourna ses yeux vers moi avec un sourire. Nos deux âmes furent emportées par une même vague de passion ; l'étreignant dans mes bras, je la portai sur le lit...

... Et l'aube blanchit à l'orient sans que nous nous en rendissions compte.

★

★ ★

Dès les premiers temps de notre mariage, Yun assumait sa nouvelle condition avec beaucoup de modestie ; elle se montrait d'humeur toujours égale ; quand on lui adressait la parole, elle se contentait de répondre par un sourire ; respectueuse vis-à-vis de mes parents, affable avec les inférieurs, pleine d'ordre en tout, jamais on ne l'aurait trouvée en défaut. Dès que l'aube pointait à la fenêtre, comme répondant à un impérieux appel, elle se levait d'un bond et passait en hâte ses vêtements. Aussi, je lui dis un jour en riant : « Nous ne sommes plus à l'époque de l'incident du bouillon ! Vous n'avez plus à redouter les moqueries de quiconque maintenant ! » Yun répondit : « Lorsque je vous ai gardé ce bol de bouillon, je suis devenue la fable de toute la maison ; mais aujourd'hui, ce ne sont plus les moqueries que je crains, mais bien les reproches de vos parents qui pourraient trouver que leur belle-fille est une paresseuse. » Bien que j'aimasse la garder couchée auprès de moi, je ne pus que m'incliner devant son sens du devoir, et finalement j'en vins à l'imiter et pris l'habitude de me lever en même temps qu'elle. Et depuis, en toute circonstance, nous fûmes toujours côte à côte, attachés l'un à l'autre comme l'ombre l'est au corps, unis par une passion si tendre, qu'il n'est point de mots pour l'exprimer.

Mais le bonheur est fugace ; en un clin d'œil ce premier mois se trouva écoulé. Mon père – l'honorable Jiafu – qui, à l'époque, travaillait comme employé dans l'administration locale de Guiji, m'enjoignit par un messenger de venir le rejoindre pour poursuivre les études que j'avais entreprises là sous la direction de Monsieur Zhao Shengzhai, de Wulin (lequel du reste était un maître excellent et compréhensif, à qui je suis redevable des quelques connaissances littéraires que je possède aujourd'hui). Précédemment, il avait en effet été décidé que je ne rentrerais à Suzhou que pour la

célébration de mon mariage, après quoi j'aurais aussitôt à retourner auprès de mon père. Mais en recevant ce rappel, mon cœur se serra.

Je craignais que Yun ne laissât voir ses larmes en public, mais bravement elle fit bonne contenance et entreprit de préparer mon bagage. Ce soir-là, tout au plus aurait-on pu remarquer chez elle une pâleur inhabituelle ; au moment de partir, elle me murmura à l'oreille : « Je vous en prie, soyez prudent, maintenant qu'il n'y aura plus personne pour prendre soin de vous. »

Je montai à bord du bateau ; on largua les amarres ; c'était justement l'époque où pêchers et pruniers sont en fleurs, mais tout en naviguant au milieu de leur splendeur, je me sentais comme un oiseau sauvage qui, privé de ses compagnons, erre à l'abandon dans un monde étranger.

À peine avais-je rejoint mon père, que celui-ci dut traverser le fleuve Bleu pour entreprendre un voyage dans l'Est. Je restai absent pendant trois mois qui me parurent dix années. Bien que Yun m'écrivît de temps à autre, je n'obtenais d'elle guère plus d'une lettre pour deux que je lui envoyais moi-même, et encore ses lettres n'étaient-elles faites que d'exhortations au courage accompagnées de quelques formules banales. Je me sentais affreusement abattu.

Quand le vent murmurait dans les bambous du jardin, ou quand, par la fenêtre, je voyais la lune monter derrière les feuilles des bananiers, je me perdais dans une contemplation rêveuse, songeant à elle.

Mon précepteur devina la cause de ma mélancolie et il écrivit à mon père qu'il me donnerait d'avance dix sujets de composition que je pourrais rédiger à la maison. Quand je reçus mon congé, j'éprouvai la joie extrême d'un condamné qui se verrait soudain notifier sa grâce.

Une fois sur le bateau, les instants qui me séparaient encore du retour me semblèrent durer des siècles ; enfin, j'arrivai à la maison. Quand j'eus fini de présenter mes salutations à ma mère et que je pus finalement regagner notre appartement, j'y trouvai Yun qui m'attendait. Nos mains s'étreignirent, nous restâmes sans voix, égarés, les oreilles bourdonnantes, et nos deux âmes s'unirent en un nuage, oubliées de leurs corps.

★

★ ★

On était déjà en juin, et dans notre chambre il faisait une chaleur d'été. Heureusement nous habitons à côté d'une dépendance du Pavillon de Canglang, appelée « l'Ermitage de l'Amant des Lotus », et nous avons là un petit pavillon à claire-voie bâti au-dessus de l'eau, baptisé « À mon caprice » – par allusion au poème : « Quand l'eau est claire, j'y lave les rubans de mon chapeau, quand elle est trouble, j'y baigne mes pieds. » Un vieil arbre se dressait à son côté et son ombre dense recouvrait la fenêtre, si bien que tout l'intérieur baignait dans une lumière verte ; de là, on pouvait observer le va-et-vient incessant des promeneurs sur l'autre rive. Mon père avait fait placer des persiennes de bambous, de manière à pouvoir utiliser l'intérieur pour y organiser des banquets lorsqu'il recevait des invités. J'obtins de ma mère la permission de m'installer là avec Yun pour passer l'été.

La chaleur extrême lui avait fait abandonner ses travaux de broderie, aussi elle me tenait compagnie toute la journée ; ensemble nous lisions, nous discutons des choses du passé, nous faisons des théories sur l'art d'apprécier les

clairs de lune et nous disputions des mérites comparés des diverses variétés de fleurs.

Yun ne supportait pas la boisson, mais avec de la bonne volonté, elle pouvait quand même vider deux ou trois coupes ; aussi je lui enseignai quelques-uns de ces jeux littéraires où c'est le perdant qui doit boire ; nous étions heureux ainsi, et il nous semblait que nul bonheur humain ne pouvait surpasser le nôtre.

Un jour Yun me demanda : « Quels sont les principaux maîtres de la littérature classique ? – Pour ce qui est de l'inspiration et de la subtilité, répondis-je, je mettrais en premier lieu *Les Intrigues des Royaumes combattants* et Zhuang Zi. Kuang Heng et Liu Xiang brillent par l'élégance et la force ; Sima Qian et Ban Gu par l'ampleur et l'érudition ; Han Yu par la complexité ; Liu Zongyuan par l'impétuosité ; Ouyang Xiu par le romantisme ; les Trois Su, par la dialectique. En plus, il faudrait encore mentionner les essais politiques de Jia Yi et de Dong Zhongshu, la prose rythmée de Yu Xin et de Xu Ling, les manifestes de Lu Zhi, et tant d'autres encore, si nombreux qu'on ne finirait pas de les citer ; mais en fin de compte, c'est à chaque lecteur qu'il appartient d'en découvrir les mérites. » Yun dit alors : « Je crois qu'une femme fait mieux de ne pas se mêler de trancher en matière de prose classique, car c'est un genre qui requiert à la fois une culture étendue et une sorte de vigueur plus masculine ; mais pour ce qui est de la poésie, je crois malgré tout que je m'y entends quelque peu. – En ce qui concerne la poésie, repris-je, à l'époque Tang, elle possédait une place si importante, qu'elle était incluse dans les matières d'examen de la carrière administrative. Li Bai et Du Fu sont généralement considérés comme les deux plus grands maîtres du genre ; lequel des deux préférez-vous ? » Yun se lança aussitôt : « La poésie

de Du Fu est d'un métier impeccable, mais celle de Li Bai possède une sorte d'élégance désinvolte ; plutôt que d'imiter la rigueur un peu sévère de Du Fu, je crois que je préfère suivre Li Bai dans sa spontanéité. – Mais tous les spécialistes révèrent Du Fu comme le poète le plus accompli qui fut jamais, interrompis-je ; oseriez-vous, de votre seule autorité, le détrôner au profit de Li Bai<sup>5</sup> ? » Yun reprit : « Je reconnais la supériorité de Du Fu en ce qui concerne d'une part la rigueur formelle, et d'autre part, la maturité de la pensée. Mais la poésie de Li Bai irradie d'une grâce magique, elle possède cette sorte de saveur de fleur qui vole et d'eau qui court, elle est adorable ! Je ne dis pas que Du Fu lui soit inférieur, je veux seulement dire que je n'ai guère d'inclination naturelle pour Du, tandis que j'aime Li de tout mon cœur. – Holà ! fis-je en riant, je ne savais pas que Mademoiselle Chen eût Li Bai pour ami de cœur ! » Yun sourit : « Et n'oubliez pas le premier maître qui m'apprit à lire, Bai Juyi, qui m'est toujours aussi cher ! – Que voulez-vous dire par là ? – N'est-ce pas lui l'auteur de *la Ballade de la guitare* ? » Je ris : « Voilà qui est merveilleux ! Li Bai est votre tendre ami, Bai Juyi fut votre premier maître, et le surnom de votre mari est Sanbai : décidément vous avez une affinité particulière avec le mot *bai* ! » Yun à son tour éclata de rire : « Si j'ai pareille affinité avec le mot *bai*, je crains bien d'en remplir tous mes écrits ! » (Il faut savoir que dans le dialecte de notre région, on appelle un mot mal orthographié, un mot « blanc » *bai*.) Et nous rîmes de concert.

« Puisque vous aimez la poésie, repris-je, que pensez-vous de la poésie descriptive ? – À l'origine du genre, il y a évidemment les *Poèmes du pays de Chu*, mais faute de formation suffisante, leur lecture reste pour moi un casse-tête. De tous les poètes Han et Jin, il me semble

que Sima Xiangru est le plus grand, et par la hauteur de son inspiration et par la pureté de sa langue. » Par taquinerie, je l'interrompis : « J'imagine que c'est pour cela que Wenjun s'est sauvée de chez elle pour le suivre, plus encore que pour l'avoir écouté jouer du luth<sup>6</sup>. » Et nous rîmes de nouveau.

★

★ ★

Par nature, je suis simple et sans façons ; mais sur le chapitre de l'étiquette, Yun était aussi formaliste qu'un vieux pédant confucéen. Si je lui posais un châle sur les épaules ou que j'ôtai un faux pli de sa manche, à tout coup, il fallait qu'elle se confonde aussitôt en des « mille grâces » et autres formules. Quand je lui ramassais un mouchoir ou lui tendais un éventail, elle se levait aussitôt pour le recevoir cérémonieusement. Comme ces manèges m'agaçaient quelque peu, je lui dis un jour : « Pourquoi m'accabler ainsi de politesses ? N'est-il pas dit dans les *Entretiens de Confucius* : “l'excès du formalisme tourne nécessairement à l'hypocrisie” ? » À ces mots, Yun rougit violemment : « Comment pouvez-vous taxer d'hypocrisie le respect que je vous témoigne ? – Le véritable respect vient du cœur, dis-je, et il n'a cure de formules creuses. » Yun reprit : « Voyez par exemple : y a-t-il un lien plus intime que celui qui unit parents et enfants ? Et pourtant serait-il concevable que les enfants se contentent de respecter leurs parents dans leur cœur et pour le reste affichent des manières désinvoltes à leur égard ? – Je voulais seulement plaisanter, fis-je. – Toutes les querelles du monde commencent par de pareilles plaisanteries, répliqua Yun ; si vous ne voulez pas me faire mourir de chagrin, à l'avenir épargnez-moi



d'aussi injustes accusations. » Entendant cela, je l'attirai à moi et, la serrant dans mes bras, lui fis mille caresses. Peu à peu elle se rasséra, et consentit enfin à sourire. Mais depuis ce jour, les « mille pardons » et autres « je suis votre serviteur – et moi, votre servante » émaillèrent tous nos dialogues. Ainsi, durant les vingt-trois années que dura notre vie commune, nous ne nous départîmes jamais de ces formes de courtoisie ; en même temps, au fur et à mesure que passaient les années, nous nous sentions toujours plus tendrement unis.

Dans la maison chaque fois que nous nous rencontrions au coin d'un salon ou au détour d'un corridor, nous nous serrions furtivement la main, le temps de s'informer mutuellement : « Où allez-vous ? » Tout cela, le cœur battant et craignant les regards indiscrets ; au début, en effet, nous n'osions pas afficher notre intimité devant les autres, mais peu à peu elle nous devint si naturelle que nous n'y prîmes plus garde ; par exemple, quand Yun était en train de causer avec d'autres personnes, si j'entrais à l'improviste, spontanément elle se levait et me faisait place pour que je m'installe à ses côtés ; parfois nous en éprouvions une certaine gêne après coup, mais dans la suite ces gestes si spontanés pour nous devinrent comme une seconde nature, et nous ne fîmes plus attention aux réactions d'autrui. D'ailleurs, il me semble au contraire qu'il faudrait plutôt s'étonner lorsqu'on voit un vieux ménage où mari et femme vivent en ennemis ; mais d'aucuns disent que c'est cette inimitié même qui les conserve jusqu'à un âge avancé... Hélas, serait-ce donc vrai ?

★

★ ★

Cette même année, pour la fête du Sept Juillet (fête des Amoureux<sup>7</sup>), Yun prépara de l'encens, des bougies et diverses douceurs, pour que nous puissions offrir ensemble un sacrifice au Bouvier Céleste, dans le petit pavillon « À mon caprice ». Pour la circonstance, je gravai deux sceaux avec l'inscription : « Puissions-nous nous retrouver à nouveau mari et femme dans toutes les existences et tous les mondes à venir. » Je gardai pour moi-même celui qui était en relief et donnai à Yun celui qui était en creux, pour nous en servir dans nos futurs échanges de correspondance.

Cette nuit-là, il fit un magnifique clair de lune ; en contrebas, les flots de la rivière frangés de lumière semblaient de soie. Vêtus d'une tunique légère, un petit éventail à la main, nous nous assîmes côte à côte près de la fenêtre qui regardait l'eau ; dans le ciel, des nuages vagabonds déroulaient leurs métamorphoses. Yun murmura soudain : « C'est la même lune qui brille partout sur l'immensité du monde, et pourtant se pourrait-il qu'en ce moment il y ait ailleurs un seul autre couple comme nous ? – Il y a des tas de gens qui aiment prendre le frais en regardant la lune, répondis-je ; il doit y avoir aussi d'innombrables femmes qui passent leur temps à contempler les nuages dans la solitude et le silence de leurs appartements. Mais quant aux gens mariés qui ce soir regardent ensemble ce spectacle, je doute fort que ce soient la lune et les nuages qui fassent l'objet de leurs discussions. »

Finalement, la bougie acheva de se consumer, tandis que la lune disparaissait. Nous rangeâmes nos offrandes et rentrâmes nous coucher.

À la mi-juillet, fête des Morts<sup>8</sup>, Yun avait préparé un peu de vin pour que nous puissions boire en tête à tête devant la pleine lune. Mais durant la soirée, le ciel se couvrit soudain. Yun alors s'écria tristement : « S'il est écrit que nous

puissions rester ensemble jusqu'à nos vieux jours, que la lune réapparaisse maintenant ! » Une angoisse m'étreignit. Dans la nuit, seul brillait l'éclat fugitif de mille lucioles sur la rive, qui filaient sous les saules entre les roseaux de la digue.

Pour dissiper le poids qui nous oppressait, nous nous mîmes à jouer aux poèmes alternés – chacun à son tour improvisant des vers pour enchaîner sur ceux proposés par le partenaire. Après quelques vers, le résultat devint baroque, et plus nous enchaînions, plus notre poème se faisait burlesque ; nous finîmes par nous lancer toutes les fantaisies qui nous passaient par la tête. Yun riait aux larmes, elle en suffoquait et finit par se laisser tomber dans mes bras ; comme je la tenais contre moi et lui tapotais le dos, je sentis dans sa chevelure un parfum de jasmin aux effluves pénétrants. « Je croyais, fis-je, que si les femmes d'autrefois aimaient à mettre des fleurs de jasmin dans leurs cheveux, c'était parce que leur forme fait penser à des perles ; mais je m'aperçois maintenant que l'odeur du jasmin mêlée à celle de la peau et du maquillage compose un parfum tellement exquis, que même celui de la citronnelle ne saurait s'y comparer. » Yun s'arrêtant de rire répondit : « La citronnelle est la reine des parfums, elle est évasive et distante, tandis que le jasmin n'est qu'un vilain petit drôle ; c'est un arriviste qui a besoin de s'appuyer sur autrui pour se mettre en valeur, et son parfum fait penser au rire empressé du flatteur. – Mais alors, fis-je, comment se fait-il que vous négligiez la reine, pour frayer au contraire avec ce méchant drôle ? – Je voulais seulement me moquer d'un gentilhomme qui confessait sa prédilection pour un fripon », répondit Yun.

Comme nous causions ainsi, vers minuit, le vent balaya le ciel de tous ses nuages, et à notre grande joie, le disque

de la lune émergea soudain. Appuyés à la fenêtre, nous nous mîmes à boire gaiement ; mais nous n'avions pas vidé notre troisième coupe, que, du côté du pont, tout à coup un grand bruit se fit entendre, comme d'une personne qui serait tombée à l'eau. Penchés à la fenêtre, nous scrutâmes la nuit, mais nous ne vîmes rien que l'eau étale et brillante comme un miroir, tandis que, sur la berge, on entendait la fuite effarée d'un canard. Je savais par ailleurs que la rive du Pavillon de Canglang était hantée par le fantôme d'un noyé, mais pour ne pas effrayer Yun, je m'abstins de le lui dire. « Oh ce son ! s'écria Yun. D'où venait-il donc ? » Nous ne pûmes réprimer un frisson ; refermant la fenêtre, nous rangeâmes le vin et regagnâmes notre chambre ; la veilleuse mourante qui brûlait derrière les courtines animait des ombres fantastiques. Encore sous l'emprise de ces émotions, nous mouchâmes la chandelle et nous nous mîmes au lit ; mais Yun avait pris froid, elle brûlait de fièvre. Je tombai bientôt malade à mon tour, et je traînai cette maladie pendant près de trois semaines. Le proverbe dit vrai : « Quand le bonheur arrive à son faîte, le malheur naît. » Cela devait être comme un nouveau présage qu'il ne nous serait pas donné de vivre ensemble jusqu'à un âge avancé.

★

★ ★

À la fête de la Mi-Automne<sup>9</sup>, je me trouvai rétabli. À ce moment, six mois s'étaient déjà écoulés depuis notre mariage. Comme Yun n'avait encore jamais eu l'occasion de visiter le Pavillon de Canglang bien que notre demeure en fût voisine, j'envoyai un vieux serviteur demander au gardien de ne laisser entrer aucun visiteur ce jour-là, et dans la soirée, j'y menai Yun, accompagné seulement de

ma jeune sœur, d'une duègne et d'une servante, tandis que le vieux serviteur nous ouvrait la marche. Passé le pont de pierre, après le portail, nous bifurquâmes vers l'est et nous nous engageâmes dans un sentier qui serpentait entre des amas de rochers figurant des montagnes, au milieu d'un sous-bois verdoyant. Le Pavillon se dressait au sommet d'une colline ; montant les degrés qui y donnaient accès, nous découvrîmes de toutes parts un immense paysage ; des fumées et des brumes s'élevaient lentement aux quatre points de l'horizon, tandis que flamboyaient les nuages du couchant. Sur l'autre rive, on apercevait le Bocage de Jinshan, où les hauts personnages de la ville avaient coutume d'organiser des fêtes pour leurs invités ; mais à cette époque, l'Académie de Zhengyi n'existait pas encore.

Nous avons apporté un tapis que nous déroulâmes au milieu du Pavillon et nous nous y assîmes en rond. Le gardien nous fit du thé ; sur ces entrefaites, la pleine lune étincelante commença à s'élever derrière les forêts ; une brise légère jouait dans nos manches flottantes, et la lune était maintenant suspendue au cœur des eaux. Tout souci vulgaire était aboli, nous nous sentions légers et libres. « Oh, quel bonheur, murmura Yun ; si seulement nous pouvions maintenant monter en barque et nous laisser dériver au pied du Pavillon... » Mais l'heure était avancée, des lampes s'allumaient déjà çà et là, et j'avais toujours en mémoire notre frayeur passée, lors de cette nuit de la fête des Morts ; aussi, bras dessus bras dessous, nous redescendîmes du Pavillon pour prendre le chemin du retour. À la Mi-Automne, c'est la coutume dans le pays de Suzhou que, pour ce soir-là, femmes et filles, sans distinction de classe ni de rang, puissent sortir par les rues et se promener en troupes – c'est ce que l'on appelle chez nous « courir à la lune ». Mais cette nuit-là, seul le Pavillon de Canglang,

baigné de pure lumière, resta dans une solitude exquise que nul autre visiteur ne vint troubler.

★  
★ ★

Mon père aimait à adopter des enfants ; c'est ainsi que je n'avais pas moins de vingt-six frères et sœurs adoptifs ; ma mère elle-même avait neuf filles adoptives ; deux de celles-ci, Mademoiselle Wang (deuxième du nom) et Mademoiselle Yu (sixième du nom), s'entendaient particulièrement bien avec Yun. Wang, étourdie et naïve, aimait boire, et Yu, ronde et franche, aimait bavarder. Chaque fois qu'elles venaient en séjour, il me fallait déloger pour les laisser partager à trois le même lit ; c'est Yu qui avait inventé cette formule, aussi je lui dis un jour en manière de plaisanterie : « Quand vous serez mariée, j'inviterai de temps à autre votre mari à venir séjourner ici, et chaque fois pour une dizaine de jours au moins. – Fort bien, répartit Yu, je viendrai avec lui, et je dormirai dans le lit de Yun, ce sera très amusant. » Yun et Wang échangèrent un sourire...

À cette époque, mon frère cadet Qitang se maria ; Yun et moi déménageâmes pour aller habiter près du Pont de l'Abreuvoir aux Chevaux, dans la rue du Grenier-à-Riz. Notre maison était claire et spacieuse, mais elle n'avait pas ce charme secret de notre ancien logement de Canglang.

Ma mère, pour son anniversaire, fit donner une représentation d'opéra à la maison. Yun, d'avance, s'était fait une fête d'y assister ; mais mon père, sans souci du porte-malheur, avait choisi pour le programme *La Cruelle Séparation* et quelques autres drames du même genre ; les acteurs les interprétèrent avec tant de réalisme que l'assistance en fut

bouleversée ; derrière une tenture, je vis Yun se lever soudain et disparaître. Après un long moment, comme elle n'était pas encore revenue, je partis à sa recherche ; Yu et Wang se joignirent à moi. Nous la trouvâmes enfin, la tête dans les mains, accoudée à sa table de coiffure. « D'où vous vient cette tristesse ? lui demandai-je. – J'étais venue au spectacle pour m'amuser, répondit-elle, et voilà que toutes les pièces qu'on donne aujourd'hui sont faites pour vous briser le cœur. » À ces mots, Yu et Wang ne purent s'empêcher de rire, mais je les repris en leur montrant que c'était là une preuve de sa sensibilité. « Mais alors, lui dit Yu, êtes-vous donc d'avis de rester seule ici, enfermée toute la journée ? – Je ne retournerai pas au spectacle, rétorqua Yun, à moins qu'on n'y donne des pièces plus plaisantes. » En entendant cela, Wang prit les devants et alla trouver ma mère pour la prier de mettre au programme quelques pièces amusantes, telles que *Ci Liang* et *Hou Suo*. Yun se laissa finalement convaincre et regagna le spectacle où elle retrouva bientôt sa bonne humeur.

Comme un de mes oncles appelé Sucun était mort sans postérité, mon père m'avait chargé de lui tenir lieu de descendant. Cet oncle était enterré près de nos sépultures ancestrales, à Xiguatang, sur une colline. Chaque année au printemps, Yun et moi allions orner sa tombe. Mademoiselle Wang ayant entendu dire que cet endroit était voisin d'un jardin célèbre, le Geyuan, demanda à nous accompagner.

En nous promenant là-bas, Yun me fit remarquer que le sol était jonché de petits cailloux couverts de mousse et marbrés de veines et de taches d'un effet fort curieux. « Ces cailloux ont une patine plus ancienne encore que les pierres blanches de Xuanzhou ; nous pourrions les employer pour faire des jardins en miniature. – Pour cela, fis-je, je crains

que nous ne puissions en ramener un nombre suffisant. » Mais Wang proposa aussitôt : « Si Yun aime ces cailloux, je suis prête à en ramasser pour elle. » J'empruntai un sac au gardien du cimetière, et elle se mit à fureter de-ci de-là à la recherche de cailloux. Elle venait me soumettre chacune de ses trouvailles, ne gardant que celles qui obtenaient mon approbation et rejetant les autres. À ce jeu-là, elle fut bientôt complètement en nage ; traînant son sac derrière elle, elle revint auprès de nous : « Encore quelques pierres de plus, et je ne pourrai plus le porter. » Tout en triant les cailloux, Yun dit à la cantonade : « J'avais toujours entendu dire que pour la cueillette des fruits en montagne, on employait des singes ; la chose se trouve vérifiée maintenant ! » À ces mots, Wang, furieuse, bondit sur elle, toutes griffes dehors, et je n'eus que le temps de m'interposer. Je grondai Yun : « Comment osez-vous dire des choses pareilles, surtout quand on se fatigue pour vous qui restez à ne rien faire. En fait, la colère de notre petite sœur est bien compréhensible. »

Sur le chemin du retour, nous visitâmes le jardin de Geyuan, qui débordait de verdure et de fleurs épanouies. Wang, à sa façon étourdie et un peu sotté, ne pouvait voir une fleur sans la cueillir aussitôt. Yun la reprit : « À quoi bon ce massacre, alors que vous n'avez ici ni vase pour les garder ni épingle pour les mettre dans vos cheveux ? – Qu'est-ce que ça peut leur faire, répondit Wang, après tout, elles ne sentent rien. – Prenez garde, fis-je à mon tour, que le sort ne venge les fleurs, et, en guise de châtiment, vous fasse épouser plus tard un affreux barbu tout grêlé de vérole ! » Wang me lança un regard courroucé et jeta les fleurs par terre ; puis, les poussant du pied, elle les enfonça dans l'étang, en disant : « Pourquoi donc êtes-vous tous si



méchants pour moi ? » Mais Yun, à force de sourires et de bonnes paroles, réussit finalement à l'apaiser.

★

★ ★

Yun au début était silencieuse et réservée ; elle aimait à m'écouter quand je développais quelque théorie ; mais je me plaisais à provoquer ses répliques, comme on excite un grillon avec une herbe ; et petit à petit, elle prit goût à la discussion.

Aux repas, elle avait l'habitude de tremper son riz avec du thé ; elle aimait aussi manger de cette moutarde de soya fermenté qu'à Suzhou on appelle « soya puant », ainsi que les concombres marinés dans la sauce aux crevettes ; or, ce sont là précisément les deux choses au monde dont j'ai le plus horreur, aussi je la plaisantai un jour à ce sujet : « Les chiens qui n'ont pas d'estomac mangent de l'excrément, car ils n'en perçoivent pas l'ignoble puanteur ; mais les chrysalides qui nichent dans la crotte finissent par se transformer en cigales, car elles sont soulevées par un désir d'azur. Quant à vous, êtes-vous du parti des chiens ou de celui des cigales ? – J'apprécie la moutarde de soya, expliqua Yun, d'abord parce qu'elle est bon marché, et ensuite parce qu'elle s'accommode aussi bien avec la bouillie qu'avec le riz ; j'ai été habituée à en manger durant toute mon enfance ; en venant habiter chez vous, je me trouve comme la chrysalide qui s'est transformée en cigale, mais si je continue cependant à manger de cette moutarde, c'est simplement pour ne pas renier mes origines. Quant aux concombres marinés, je vous ferai remarquer que c'est chez vous que j'ai appris à en manger. – Est-ce à dire que vous assimilez ma maison

à un chenil ? » fis-je. Yun toute confuse essaya tant bien que mal de se reprendre : « Toute maison a inévitablement ses immondices, le tout est de voir ce qu'on en fait. Et d'ailleurs vous-même, n'êtes-vous pas friand d'ail, et ne me suis-je pas efforcée d'en manger comme vous ? En ce qui concerne la moutarde de soya, je n'oserais pas vous forcer à en goûter ; mais en vous bouchant le nez, vous pourriez quand même essayer les concombres marinés ; une fois que vous les aurez en bouche, vous devrez bien convenir qu'ils sont délicieux ; c'est un peu comme cette femme de Wuyan qui avait un aspect repoussant mais une nature vertueuse. – Vous voulez donc absolument m'inciter à faire le chien ? fis-je en riant. – Je l'ai fait moi-même assez longtemps déjà, pour que vous puissiez à votre tour en faire l'essai de bonne grâce », répondit Yun, et, ce disant, avec ses baguettes, elle m'en enfonça de vive force un morceau dans la bouche. Je le mâchai en me bouchant le nez, mais découvris qu'il était croquant et exquis ; sans plus me boucher le nez, j'en repris et y trouvai une surprenante saveur, si bien que, depuis ce jour, ces concombres sont devenus un de mes plats favoris. Yun les préparait également à l'huile de sésame avec un peu de sucre blanc et une pointe de moutarde de soya, formule qui, elle aussi, avait beaucoup de saveur. Nous baptisâmes ce mélange « Sauce de la Double Fraîcheur ». « N'est-il pas étrange, fis-je remarquer, qu'on puisse se prendre à aimer des choses que l'on avait d'abord eu en horreur ? – On n'est jamais rebuté par la laideur des choses que l'on aime », répondit Yun.

★

★ ★

Mon jeune frère Qitang épousa la petite fille de Monsieur Wang Xuzhou. En apprêtant sa toilette, le matin des noces, la mariée s'aperçut qu'elle n'avait pas de perles pour sa parure ; Yun aussitôt lui fit cadeau des perles qu'elle avait jadis reçues de ma mère ; comme sa servante lui reprochait cette libéralité, elle répondit : « La femme appartient tout entière à l'influence féminine du Yin, dont la perle représente précisément la quintessence ; en portant des perles, elle risque donc d'annihiler l'énergie masculine Yang de son mari ; c'est pourquoi je n'y tiens guère. »

Elle avait par contre une passion pour les vieux livres au rebut et les peintures délabrées : trouvait-elle quelque livre dépareillé, elle se mettait aussitôt en quête des parties manquantes, qu'elle assemblait, classait et reliait, pour les joindre à l'ensemble d'une collection qu'elle avait baptisée *Bribes et morceaux*. Quant aux fragments de calligraphies et de peintures, elle se procurait du papier ancien pour les rapetasser et les remonter en rouleaux ; elle me chargeait ensuite de les retoucher et d'en repeindre les lacunes<sup>10</sup> ; le tout était soigneusement rangé, formant une autre collection qui, elle, s'appelait *Le Trésor des laissés-pour-compte*. Tous les loisirs que lui laissaient ses travaux d'aiguille et ses besognes ménagères passaient entièrement à ces menues occupations dont elle ne se lassait jamais. Aussi, une de nos voisines, la vieille Feng, qui savait cela, venait régulièrement lui revendre des fonds de greniers.

Les goûts et les habitudes de Yun étaient si semblables aux miens, qu'il suffisait quelquefois d'un regard, d'un mouvement de sourcil, d'un geste, pour qu'elle devinât ma pensée et prévînt mes désirs.

Je lui dis un jour : « Quel dommage que vous soyez une femme et ne puissiez sortir librement ; si vous étiez un homme, nous pourrions faire des voyages ensemble, visiter

les sites et les monuments célèbres, et courir à l'aventure à travers le monde ! Ce serait merveilleux ! – Mais ce n'est pas impossible, répondit Yun. Quand je serai vieille, nous ne pourrons peut-être plus pousser jusqu'aux Cinq Monts, mais à tout le moins, dans les alentours, nous pourrons visiter Huqiu et Lingyan, descendre jusqu'au Lac de l'Ouest, et puis remonter jusqu'à Pingshan... – Mais à cet âge-là, nous ne serons plus en état de nous déplacer aussi aisément, répondis-je. – Bah, reprit Yun, ce que nous ne pouvons faire en cette vie, nous le ferons dans une autre. – Dans ce cas, fis-je, je suggère que pour notre prochaine réincarnation, vous fassiez le mari, tandis que moi, je serais votre épouse. – Pour apprécier tout le charme de la situation, encore faudrait-il que nous puissions nous souvenir alors de cette existence-ci », répondit Yun. Je ris : « Quand je pense à l'inépuisable sujet de bavardage que nous a déjà fourni cette seule histoire de bouillon dans notre enfance, j'imagine que si, dans notre prochaine existence, nous nous souvenons encore de celle-ci, nous aurons tant de choses à nous raconter que nous ne fermerons pas l'œil de toute notre nuit de noces ! » Yun eut une idée : « On dit que c'est le Vieil-Homme-au-Clair-de-Lune qui préside à l'arrangement des mariages ; nous lui devons déjà notre union, tâchons de nous concilier encore ses faveurs pour qu'il nous unisse à nouveau dans le futur ; nous pourrions nous procurer une peinture à son effigie, pour lui offrir un sacrifice. »

À l'époque, je connaissais un certain Qi Liudi (son prénom originel était Zun, et il était originaire de Tiaoqi) qui était un bon peintre de figures. Je le priai donc de nous faire une peinture du Vieil-Homme-au-Clair-de-Lune. Il le représenta tenant d'une main le fil de soie rouge qui figure le lien conjugal, et de l'autre, un bâton auquel était

suspendu le Livre des Mariages ; le teint rose et les cheveux blancs, il s'avancait d'un pas vif dans un univers irréel de nuées : c'était vraiment une des œuvres les plus réussies de Monsieur Qi. Mon ami Shi Zhuotang y ajouta encore une calligraphie de sa composition, et nous accrochâmes la peinture dans notre appartement ; nous brûlions de l'encens et faisons une prière devant elle, le premier et le quinze de chaque mois. Plus tard, à la suite de diverses vicissitudes familiales, cette peinture fut finalement égarée, et j'ignore où elle a échoué aujourd'hui... Voici déjà que cette vie présente nous est retirée tandis que la vie future reste encore incertaine ; les dieux exauceront-ils jamais l'ancienne prière de deux amants naïfs ?

★

★ ★

Dans notre nouvelle demeure de la rue du Grenier-à-Riz, j'avais baptisé notre chambre à coucher « la Tour Parfumée de l'Invitée », par une double allusion au prénom de Yun<sup>11</sup> d'une part et, d'autre part, au dicton sur la courtoisie des époux qui doivent se traiter mutuellement comme hôte et invité.

Au-dehors, nous ne disposions que d'une cour étroite entourée d'un haut mur, dont l'aspect était fort rébarbatif ; par-derrière, il y avait encore une aile de bâtiment conduisant à la bibliothèque ; ses fenêtres regardaient sur le jardin des Lu, mais ce jardin était laissé à l'abandon et n'offrait qu'une vue assez lugubre. Aussi Yun ne cessait-elle de songer avec nostalgie au cadre de notre ancienne résidence de Canglang.

Il y avait une vieille femme qui habitait près du Pont de Jinmu, au nord de la rue Gengxiang ; sa chaumière se

trouvait au milieu d'un potager enclos d'une palissade ; devant la porte s'étendait un large étang, et des fleurs de toutes espèces s'épanouissaient au pied de la palissade, à l'ombre des arbres. C'est là que, à la fin de la dynastie Yuan, se dressait autrefois l'ancien palais de Zhang Shicheng ; un peu à l'ouest de cet emplacement, des débris de tuiles et de briques amoncelées formaient une petite éminence du haut de laquelle on pouvait apercevoir un vaste paysage d'étendues solitaires, plein de charme sauvage. Une conversation avec la vieille avait éveillé l'intérêt de Yun pour cet endroit, et elle me dit un jour : « Je ne cesse pas de regretter le site de Canglang, mais je me demande si nous ne pourrions pas tirer parti de la chaumière de cette vieille, pour nous en tenir lieu ? » J'opinaï dans son sens : « Je songeais justement à nous trouver une retraite fraîche pour passer les chaleurs de la fin de l'été ; puisque cet endroit-là vous plaît, j'irai jeter un coup d'œil sur cette chaumière, et si elle peut faire l'affaire, nous n'aurons qu'à y déménager notre literie et nous pourrions nous y installer pour un mois. Qu'est-ce que vous en pensez ? – Je crains seulement que vos parents ne s'y opposent, répondit Yun. Quant à cela, fis-je, je m'en charge. »

Quelques jours plus tard, je me rendis sur les lieux ; la chaumière qui se composait originellement de deux chambres était subdivisée en quatre par des cloisons. Les fenêtres de papier, les couches de bambou, tout l'aménagement avait une saveur rustique ; la vieille comprenait mes goûts, et elle accepta de nous louer sa chambre ; je fis retapisser les murs avec du papier blanc et l'aspect en fut tout égayé. Enfin, après avoir fait part de nos projets à ma mère, j'allai m'installer là avec Yun.

Nos seuls voisins étaient un ménage de deux vieux qui vivaient de l'entretien du potager. Lorsqu'ils apprirent que

nous allions nous installer auprès d'eux pour tout l'été, ils vinrent nous souhaiter la bienvenue et nous firent présent d'un poisson du vivier et de quelques légumes du potager ; je voulus les en dédommager, mais ils refusèrent tout paiement ; alors, en guise de remerciement, Yun leur confectionna deux paires de pantoufles qu'ils n'acceptèrent qu'après mille politesses.

On était en juillet ; les arbres étaient verdoyants et ombreux ; un peu de brise ridait la face de l'étang, et les cigales nous assourdisaient de leur concert. Notre vieux voisin me fabriqua une canne à pêche ; avec Yun, j'allais jeter l'hameçon sous l'ombrage profond des saules. Puis, vers le moment du crépuscule, nous montions sur la butte pour contempler les rayons du couchant et les nuages du soir, et nous improvisions des vers de fantaisie :

*les nuages sauvages dévorent le soleil couchant  
la lune de son arc décoche des étoiles filantes.*

Et puis, la lune venait imprimer son image sur l'étang, tandis que de toutes parts s'élevaient mille voix d'insectes. Nous installions le lit de bambou au pied de la haie ; la vieille venait bientôt nous annoncer que le vin était chambré et le repas prêt ; nous nous attardions encore un moment à boire au clair de lune ; ainsi mis en gaieté, nous passions enfin à table. Après le repas, nous prenions un bain rafraîchissant, puis, en sandales légères, l'éventail à la main, assis ou étendus à notre aise, nous écoutions notre vieux voisin nous conter de ces légendes où les méchants sont toujours punis et les bons récompensés. Nous allions nous coucher vers minuit, le corps aussi merveilleusement frais et détendu que si nous avions habité à cent lieues de la ville.